

La bombe H et la guerre apocalyptique

Lorsqu'en 1918, après la capitulation de l'Allemagne impériale, un clairon désuet se mit à sonner le « Cessez le feu » et qu'un silence insolite succéda tout à coup à quatre années de vacarme meurtrier, la guerre de 1939-45 vivait déjà d'une existence fragile : les deux armes dominantes, qui allaient être les siennes — le char d'assaut et l'avion de combat — étaient déjà nées dans le sein de leur mère moribonde. Pourtant ces rejets déjà vivaces durent tomber en sommeil durant vingt-deux ans avant d'accéder à une maturité véritablement fulgurante. C'est dans les plaines de la Pologne que s'affirma la toute puissance du char. Rommel, l'homme qui en fut peut-être l'incarnation la plus parfaite, était un de ses pires détracteurs, alors même qu'il franchissait la frontière polono-allemande. Trois ou quatre semaines plus tard, l'arme avait conquis l'homme et l'homme avait dominé l'arme. Certes il ne s'agit là que d'une anecdote et il serait puéril, comme certains le font, de limiter le phénomène guerrier à de telles anecdotes. L'intérêt de cette histoire, qui a été celle du Grand Etat-Major allemand pris dans son ensemble, réside uniquement en ceci : l'arme dominante nouvelle, qui avait vu le jour lors de la précédente guerre, ne s'est affirmée en tant que telle que dans la nouvelle guerre elle-même. Ainsi le char, cette arme dominante qui existait depuis 1917, ne s'est affirmé comme telle que vingt-trois ans plus tard et uniquement à la faveur de l'action guerrière elle-même.

Si maintenant nous envisageons la guerre 1939-45, quel est le tableau qui se déroule devant nous ? Un tableau tout différent. Lorsque le 6 août 1945 éclata la bombe d'Hiroshima, non seulement ce fut la première manifestation de l'antagonisme n° 1 du monde d'après guerre, celui entre les Américains et les Russes, mais encore ce fut clairement, aux yeux du monde entier stupéfait, la naissance et l'affirmation de l'arme dominante de demain. Toute la stratégie de la guerre qui venait

de se terminer se trouvait reléguée d'un seul coup au musée de l'histoire. Toute nouvelle stratégie à venir devait s'organiser autour de la bombe atomique comme arme dominante.

Oui tout cela était clair, d'une clarté véritablement aussi aveuglante que celle de la bombe elle-même. Pourtant à partir de ce point de départ solide tous les raisonnements ultérieurs des hommes d'Etat plus ou moins autorisés, de la presse, de l'opinion publique même, ne servirent qu'à répandre la pire des confusions. La clarté fit place à l'obscurité la plus totale. Et avec l'obscurité vint l'obscurantisme avec les élucubrations du type guerre apocalyptique, conception digne des auteurs ignares et primitifs de cette Bible, qui ne pouvaient imaginer l'élimination de l'aliénation qu'au moyen de la destruction totale de la société, exploités et exploités ensemble. L'apparition de la bombe H poussa la confusion à son paroxysme.

Pourtant, à la fois l'explosion de la bombe H et l'enchaînement des événements qui ont abouti à cette explosion, permettent justement d'opérer un reclassement rationnel des valeurs mises en cause et dont la compréhension est maintenant à la portée de chacun. Logiquement deux erreurs conjointes sont à l'origine matérielle de la confusion qui règne. La première porte sur l'appréciation de la stratégie prévalente lors de la dernière guerre en matière de bombardements dits stratégiques ; et cette erreur-là a semblé trouver sa confirmation dans les conditions qui ont été celles du lancement des bombes d'Hiroshima et de Nagasaki. La seconde porte sur la ou les conceptions possibles d'une stratégie atomique et trouve son origine dans la longue durée du monopole américain de la bombe A et dans les tergiversations et les controverses des sommités stratégiques américaines. L'objet de cet article consistera d'abord à essayer de voir de plus près ce qu'il en est de ces deux points.

LE BOMBARDEMENT STRATEGIQUE COMME STRATEGIE

Les raids aériens massifs qui ont eu lieu durant cette guerre, les souffrances des populations civiles, le souvenir quasi indélébile qu'en ont gardé tous ceux qui sont passés par cette horrible expérience, la longue misère des survivants dans des villes dévastées, tout cela a concouru à répandre dans l'opinion populaire l'idée que le bombardement stratégique, ou plus exactement le bombardement de terreur, constitue le fin

mot de la guerre et constituera la seule réalité de la guerre de demain. L'immense tragédie d'Hiroshima et de Nagasaki n'a fait que confirmer ce sentiment. Une telle réaction n'est que trop compréhensible. Elle n'exprime pourtant rien d'autre que la haine des peuples contre des guerres qui ne sont pas les leurs, sur lesquelles ils n'ont aucun contrôle et qui les dépassent dans leurs moyens et leur sont étrangères dans leur idéologie.

L'attitude des cercles dirigeants est toute différente. C'est eux qui détiennent le pouvoir et la guerre en question, c'est leur guerre. Ils se penchent sur les problèmes qu'elle pose avec le plus grand sérieux. Pour eux le massacre des populations — celles de leur pays comme celles de l'adversaire — constitue un facteur secondaire, subordonné à ce qu'ils appellent la victoire, leur victoire. Voyons ce que dit le général américain Gruenther, chef militaire du N.A.T.O. (S.H.A.P.E.) : « Si les Russes attaquent, ils auront au début des succès, mais en fin de compte ils seront battus. » Le chef d'état-major russe pense certainement : nous ne sommes pas à l'abri de revers mais nous vaincrons en définitive. Pour les classes dirigeantes donc la théorie de la guerre est une chose extrêmement sérieuse. Leur misérable sort de privilégiés en dépend.

Les masses laborieuses, et plus particulièrement le prolétariat industriel, ont un point de vue entièrement autre. En matière de privilèges leur sort est réglé depuis toujours : ils n'en ont aucun. Cela doit leur donner une liberté d'esprit que n'ont certes pas leurs exploitateurs. La guerre pour elles n'est qu'un surcroît d'exploitation, de misère et de sang. C'est une grande tragédie au sein d'une tragédie encore plus grande. Mais, par là même, c'est un phénomène qui a ses limites et qui est donc susceptible d'être dominé. Normalement les exploités doivent être en mesure de dominer les théories de la guerre au lieu d'être dominés par elles. Chaque fois que dans l'histoire les masses elles-mêmes sont rentrées en mouvement elles en ont fait la preuve dans l'action. Pour la victoire ont payé cependant a toujours été trop lourd. Pour la victoire de la révolution il ne doit plus en être ainsi à l'avenir. Pour cela il faut éduquer l'avant-garde prolétarienne dans la critique des théories des classes dominantes sur la guerre. Depuis un demi-siècle l'extraordinaire accélération de l'évolution des phénomènes guerriers a fait naître les théories les plus extrêmes et en même temps les a mises à l'épreuve. Nous allons maintenant, à propos des bombardements « stratégiques », avoir l'occasion d'en étudier un des cas les plus frappants.

Un général d'aviation italien, du nom de Douhet (suivi d'ailleurs par les Américains Mitchell et Severky) avait, dès 1920, formulé une théorie suivant laquelle l'aviation de bombardement était devenue une arme si dominante et si décisive qu'elle rendrait à l'avenir inutile toutes les autres. Plus précisément, suivant cette théorie, la puissance militaire étant basée sur la production industrielle et sur le moral des civils, une fois privée de ces deux sources d'énergie, elle doit automatiquement s'effondrer. Par conséquent, ce qui est nécessaire c'est d'obtenir la maîtrise de l'air et d'anéantir ensuite ces deux fondements de la puissance. Durant cette dernière guerre cette théorie, dans sa rigueur absolue, ne fut jamais entièrement adoptée. Mais elle influença profondément la stratégie anglo-américaine. C'est, avec cette restriction à l'esprit, que nous ferons la citation suivante du général anglais Fuller, auteur du livre classique "L'influence de l'armement sur l'histoire" : « Quoique entre 1939 et 1942, chaque grande offensive ait démontré clairement qu'une conquête rapide, et par conséquent le raccourcissement de la guerre, dépendait de l'étroite coopération des forces terrestres et aériennes, depuis 1942 les Anglais et les Américains se firent surtout à ce que l'on appela le bombardement stratégique. La théorie de Douhet fut si bien acceptée (1), qu'en 1944, parlant du budget de l'armée, le secrétaire d'Etat britannique à la Guerre disait : "Nous avons abouti à cette situation étonnante : la main-d'œuvre consacrée à la production des bombes lourdes seules est arrivée à être aussi importante que celle qui est assignée à la production de tout l'équipement de l'Armée de terre." (2)

(1) Cette théorie ne fut en fait jamais entièrement « acceptée », pour la bonne raison qu'un véritable bombardement stratégique, conforme à l'idée que s'en faisait Douhet, et que l'on doit se faire, s'est révélé être, dans les conditions prévalentes, une entreprise irréalisable. Fuller s'en rend compte lui-même lorsqu'il dit quelques lignes plus loin : « Pour justifier l'appellation de "stratégique", une fois satisfaits les besoins de l'armée en appui aérien, le reste des forces de bombardement aurait dû être employé, non pas contre les centres industriels ennemis, mais contre les sources d'énergie et de communication. Si les mines de charbon et les usines d'essence synthétique avaient été le plus rapidement possible, l'objet d'un bombardement constant, peu à peu, toutes les industries lourdes de l'Allemagne auraient dû fermer sans avoir subi de dommage. Ce ne fut qu'à la dernière période de la guerre en Europe que l'on a eu recours à cette méthode d'attaque systématique et le manque d'essence amena alors l'Allemagne à un effondrement total. » Malheureusement pour cette belle critique, tant que la défense allemande resta réelle, un tel bombardement "stratégique" correct fut positivement impraticable dans la majorité des cas.

(2) C'est sur le plan productif, et dans cette mesure uniquement, que la stratégie de type Douhet a quand même été acceptée. A l'époque de la détermination de la stratégie au niveau de la production de moyens de destruction rien n'est plus engagé que les idées militaires, rien n'est plus lourd de conséquences que le choix que l'on fait de favoriser la production d'une arme plutôt que d'une autre.

Le résultat », poursuit Fuller, « fut que, au lieu d'une offensive coordonnée, on livra deux batailles séparées ; l'une sur le champ de bataille avec une puissance aérienne insuffisante, l'autre contre les villes ennemies, avec des forces surabondantes. Dans ces dernières attaques les pertes culturelles, domestiques et humaines furent effrayantes. » Fuller considère que cette orientation se solda, en fin de compte, par un échec coûteux. De cet échec cependant il ne dit pas grand-chose.

C'est à l'aide du livre de Blackett, intitulé "Les conséquences militaires et politiques de l'énergie atomique" (1949), que nous pourrions mesurer l'ampleur de cet échec et surtout comprendre sa signification profonde.

Un mot d'abord sur son auteur. Professeur de physique à l'Université de Manchester, Prix Nobel 1948, membre du comité consultatif sur l'énergie atomique, Blackett était durant la guerre un des membres les plus éminents des « groupes opérationnels » dont la conception a vu le jour en Angleterre au début de la guerre et dont les U.S.A. ont développé l'emploi, à leur tour, avec une ampleur inouïe. La recherche opérationnelle qui était l'objet de ces groupes a pour but essentiel l'analyse scientifique des opérations de guerre. L'utilisation des méthodes statistiques et du calcul des probabilités se substitue ici à la simple expérience et au « bon sens ». C'est ainsi que le problème de la protection des convois maritimes contre les attaques par sous-marins a été résolu durant cette guerre par l'adoption des grands convois au lieu des petits convois, contrairement à l'opinion qui était alors la plus répandue, et ceci avec succès. Le livre de Blackett a pour ambition d'appliquer ces méthodes des groupes opérationnels aux bombardements de la dernière guerre, et d'en extrapoler les enseignements à la guerre atomique A (c'est-à-dire utilisant uniquement des simples bombes atomiques). Sans vouloir le suivre sur ce terrain particulier, déjà dépassé par la bombe H, voyons de plus près les jugements que porte l'auteur sur le rôle de l'aviation dans la guerre européenne 1939-1945 et qui constituent la matière du chapitre II de son ouvrage. Les sources qu'il a utilisées sont essentiellement celles de la commission américaine d'enquête sur les bombardements stratégiques (U.S.S.B.S.). En effet, ainsi que le rapporte Eisenhower en conclusion de son livre "Croisade en Europe", la première tâche de l'Armée américaine dès la fin de la guerre a été de lancer l'opération « Histoire ». Les moyens mis en œuvre furent énormes et d'ailleurs mis en place au cours de la guerre elle-même ; aussi la section historique de l'Armée s'est-elle

fort bien acquittée de sa tâche. Le matériel ne manquait pas, après cinq années d'une guerre gigantesque.

On avait enfin l'occasion, pensait-on, de régler la plus grave des controverses théoriques posée par la guerre moderne, celle dont les promoteurs avaient pour noms Douhet, Mitchell et Seversky. Voici en quels termes Blackett la définit à son tour : « Fallait-il utiliser en premier lieu l'aviation pour des opérations tactiques en soutien des forces terrestres et en liaison étroite avec celles-ci ; ou bien pour des opérations stratégiques, dirigées loin à l'intérieur du territoire ennemi contre les usines, des installations militaires, etc..., indépendamment du déroulement des autres opérations militaires... ? L'échelle des destructions pouvait-elle être telle que la volonté de résistance de l'ennemi fut sérieusement amoindrie ? Les enthousiastes prétendaient même que cette action pouvait avoir une envergure suffisante pour provoquer à elle seule une capitulation. » Sur la base de l'analyse des opérations aériennes de la dernière guerre, et compte tenu des moyens existant alors, l'auteur (d'accord en cela avec la plupart des critiques militaires sérieux) conclut en ces termes : « ... cette conception stratégique a conduit à la tentative de vaincre l'adversaire par une destruction délimitée de ses villes, après que l'expérience des conditions réelles de la guerre eut démontré qu'il était impossible de frapper des objectifs déterminés de petites dimensions. » (souligné par nous). « Ce qu'on a été conduit, poursuit Blackett, à appeler attaque de "zones", attaques de "terreur", ou plus souvent et moins correctement "bombardements stratégiques" naquit, comme une forme dépourvue de bases techniques, de la conception primitive d'attaques à grandes distances sur des buts militaires et industriels déterminés. » (souligné par nous).

Ce passage vaut que l'on s'y arrête. Toute l'histoire de la guerre aérienne de ce dernier conflit a été celle de l'échec des bombardements "stratégiques" de précision. C'est-à-dire de l'échec du bombardement "stratégique" tout court, et sa substitution par une sorte d'érsatz, dans le sens propre du terme, qui s'appelle le bombardement de "zone" et qui, à la limite, s'identifie au bombardement de "terreur". Cet échec, cependant, n'était pas dû à une quelconque carence technique absolue, mais bien à l'évolution générale des rapports entre l'attaque et la défense, soit le blindage et le projectile, la vitesse de croisière des bombardiers et la vitesse ascensionnelle des chasseurs, les moyens de détection et les moyens de brouil-

lage, la visée et le camouflage, etc. — tout ce que Fuller appelle le « facteur tactique constant » (3)

A cela s'ajoute un phénomène particulier qui ne prend toute son ampleur que dans les guerres modernes à base industrielle : toute amélioration technique pour être utilisée efficacement ne doit l'être qu'à une échelle massive afin de profiter de son effet de surprise et de provoquer le maximum de dégâts avant que la parade existe et permet à la point. Inversement, lorsque la parade existe et permet à la défense de s'assurer un pourcentage normal de destructions, les forces attaquantes doivent être en mesure d'assurer un remplacement normal lui aussi, en matériel et en hommes qualifiés (pilotes par exemple), qui entraîne au niveau de la production et de la formation des charges proportionnellement beaucoup plus élevées, en pourcentage, que celles des pertes considérées en elles-mêmes. Cela est dû au fait que la rotation, si l'on peut ainsi dire, du procès de production, et coup plus rapide que la rotation du procès du procès cela est encore plus vrai par rapport à la rotation du procès de formation technique des hommes. Au-dessus d'un très faible pourcentage de pertes le remplacement des équipages et des appareils ne demeure possible qu'au détriment de la formation d'autres techniciens et de la production d'autres armes. Il en résulte que si, malgré les pertes, on veut persister dans un secteur particulier à maintenir un même taux d'activité, on ne peut le faire qu'en révisant au moins partiellement sa conception stratégique d'ensemble, avec tous les risques terribles que cela comporte — ou alors il faut mettre au point de nouvelles améliorations techniques et donc attendre que la production des nouveaux moyens de destruction soit suffisamment massive pour en rendre l'utilisation rentable ; c'est-à-dire tendre à l'allongement de la durée du conflit et ainsi tourner le dos au but immédiat de la guerre peut-être le plus important : raccourcir la durée des opérations. L'allongement des conflits modernes paraît ainsi découler presque mathématiquement de l'évolution moderne des conditions dans lesquelles se matérialise cette loi du contre-perfectionnement que Fuller nomme le facteur tactique constant.

Si l'on voulait donner des exemples concrets il faudrait citer la presque totalité du livre du maréchal anglais de l'Air, Sir Arthur Harris, intitulé « Les bombardiers attaquent » et qui retrace les péripéties de la guerre aérienne, de l'invention et

(3) Voici la définition résumée qu'en donne Fuller : « Chaque perfectionnement apporté aux armes a toujours été en fin de compte suivi d'un contre-perfectionnement qui rendait le premier suranné. »

la production jusqu'au combat. Nous nous contenterons de dire quelques mots sur la personnalité de l'auteur et les conclusions auxquelles il arrive. L'un des promoteurs les plus insolents et les plus ignobles des bombardements de terreur pure — il les avait préconisés avant guerre contre les tribus arabes rebelles dans le Moyen Orient et se vante, à ce titre, d'avoir été un précurseur — Harris reconnaît dans ce même livre l'échec du bombardement de précision, le seul qui puisse mériter le qualificatif de bombardement stratégique, ainsi que l'échec, sur un autre plan, de la terreur pure et simple, au moins, comme il l'avoue implicitement lui-même, lorsque cette terreur s'exerce sur un pays de grande civilisation moderne, et non plus sur des tribus pastorales. C'est explicitement, par contre, qu'il avoue que les bombardements de terreur, les bombardements de « zones », n'ont d'autre origine que l'incapacité dans laquelle se trouvaient les forces attaquantes d'effectuer des bombardements de précision sur une grande échelle.

Ainsi il n'est pas exact qu'une stratégie purement terroriste ait jamais été entièrement et systématiquement adoptée durant la dernière guerre. Cela ne veut pas dire qu'une telle stratégie ne puisse l'être en aucune circonstance. Cela veut seulement dire que, sur la base d'une expérience concrète, mise à l'épreuve par les faits, les classes dominantes sont parvenues à la vague notion que, d'une manière ou d'une autre, une telle stratégie est en définitive relativement inopérante. Certes l'apparition de nouveaux moyens plus puissants, tels que les bombes A et H, remettent, comme d'habitude, en cause cette « sagesse » expérimentale. A l'étape actuelle de notre raisonnement ce qui nous intéresse c'est uniquement de prouver que jusqu'ici une telle stratégie terroriste n'a pas été systématiquement adoptée, contrairement à l'opinion la plus répandue.

Il est vrai cependant que les bombardements de Hiroshima et Nagasaki ont eu indéniablement ce caractère. Pourquoi ? Premièrement parce que les conditions de la guerre véritable n'étaient justement pas données dans ce cas. Compte tenu même de l'effet de surprise et du fait que l'expérience ne s'est pas renouvelée, le « facteur tactique constant » n'a pas joué. La défense, déjà trop faible dans un pays à la veille de la capitulation, ne s'occupait jamais des avions d'observation ; par, le bombardier porteur de la bombe qui naviguait seul avait été pris pour un avion d'observation, auquel personne n'a fait attention et contre lequel personne n'aurait songé à protéger, même suivant les techniques de la défense passive. Ensuite et surtout parce que cet acte de terreur était bien plus destiné aux Russes qu'aux Japonais. Ce premier bombardement

atomique devait être le plus spectaculaire possible ou ne pas être du tout. Premier acte de la guerre "froide" contre la Russie (4), cette explosion devait être véritablement exemplaire. La naissance de la suprématie américaine incontestable se devait d'être incontestablement affirmée. A la fois cobayes effrayants d'une nouvelle arme et symboles d'une nouvelle ère — celle de la suprématie américaine — voilà ce que furent les misérables victimes de ces deux jours d'août 1945. Mais tout cela ne fonde pas une stratégie ainsi que la suite l'a démontré.

Avec les trois auteurs que nous venons de citer nous avons parlé de « l'échec des bombardements de cette dernière guerre ». Il faut préciser. Il ne s'agit ici ni de sang, ni de misère, ni de terreur, car de cela il y eut profusion. Ce n'est pas cette aune-là qui sert de paramètre aux classes dirigeantes. Il s'agit de chiffres. Sur la base de l'enquête américaine de l'U.S.S.B.S., Blackett dresse le bilan mathématique des bombardements de zones. Nous ne pouvons cependant en citer ici que les extraits les plus caractéristiques. Voyons d'abord les forces engagées : « Le poids total des bombes jetées sur tous les objectifs par les forces anglo-américaines a été de 2.700.000 tonnes. Le nombre total des appareils perdus (bombardiers et chasseurs d'escorte) a été de 40.000, et les pertes en personnel de 160.000 (5). Le personnel total des services engagés dans la guerre européenne a atteint 1.300.000 en 1944 et 1945 (U.S.S.B.S., 1). Le poids total des bombes lancées sur l'Allemagne seule a été de 1.300.000 tonnes. Il y a eu environ 500.000 tués, soit une moyenne de 0,38 tué par tonne de bombes. » Voici maintenant les résultats chiffrés. Les indices de la production de guerre allemande ont évolué ainsi : 1940 : 100 ; 1941 : 101 ; 1942 : 146 ; 1943 : 229 ; 1944 : 285. La production d'avions en Allemagne et en Angleterre varie de 1940 à 1944 de la manière suivante : Allemagne de 10.200 à 39.600, avec un total de 100.000 ; Royaume Uni de 15.000 à 26.500 en 1944, avec un total de 111.400. Pour les tanks les chiffres sont les suivants : Allemagne 1.500 à 19.000, total 42.800 ; Royaume Uni : 1.400 à 4.600 (maximum en 1943 de 7.500) avec un total de 26.900. Enfin on a évalué les pertes de production dues aux bombardements stratégiques des villes allemandes comme suit : en 1942 : 2,5 % ; en 1943 : 9,0 % ; en 1944 : 17,0 % ; en

(4) Voir dans le n° 4 de « Socialisme ou Barbarie » (p. 75 et s.) l'historique de cette question qui ne laisse aucun doute à cet égard.

(5) Voir plus haut ce que nous avons dit des problèmes posés par la vitesse de rotation du procès de destruction et son importance dans la guerre.

1945 (4 premiers mois) : 6,5 %. En 1943 l'offensive de bombardement total n'a réduit la production globale allemande que de 10 % environ et la production des armements que de 5 %.

Ces chiffres ont donné lieu à une interprétation stratégique générale que nous ne rapporterons que pour mémoire. Trop partielle pour que l'on s'y arrête longtemps, elle est cependant caractéristique des problèmes que pose la guerre moderne, dont la stratégie, répétons-le, trouve ses véritables déterminations au niveau de la production. Le raisonnement est le suivant : ni l'Allemagne ni la Russie n'auraient pu emporter leurs victoires décisives successives si elles avaient consacré à la production de bombardiers stratégiques le potentiel qu'elles ont utilisé à produire des avions de combat et de proche soutien, qui ont joué un rôle vital dans les opérations terrestres. Il y a là un choix dont les conséquences peuvent être très graves parce que, se situant au niveau de la production, il engage automatiquement pour une longue période sur les chemins d'une stratégie qui peut se révéler inefficace. Il est vrai que ce choix-là ne se posait pas entièrement dans les mêmes termes pour les Anglo-américains, qui, avant le débarquement, n'avaient que peu d'autres possibilités d'intervenir activement dans la guerre et pour qui une intervention active demeurerait une nécessité morale. Pour en terminer avec le livre de Blackett nous rappellerons qu'il a pour objet d'extrapoler les enseignements de la dernière guerre à une guerre atomique éventuelle. Dans la mesure où ces extrapolations sont dépassées — lorsqu'elles ne sont pas tout simplement contestables — nous ne nous y arrêtons pas. Néanmoins pour fixer les idées et donner un aperçu des échelles de grandeur nous rapportons quelques passages essentiels de son raisonnement.

1° Une bombe au plutonium produit une onde de choc comparable à celle que produirait l'explosion d'une masse de 20.000 tonnes de T.N.T. Cependant en se basant sur les études attentives des dégâts occasionnés à Hiroshima et Nagasaki on a déterminé qu'il faudrait à peine plus de 2.000 tonnes de bombes à explosif de grande puissance — par exemple des "blockbusters" de 10 tonnes — pour produire sur les constructions les mêmes dégâts qu'une seule bombe au plutonium.

2° Sur la base d'une équivalence non plus de 2.000 tonnes mais de 3.000 (pour tenir compte des améliorations apportées à la bombe A depuis cette époque), l'auteur calcule que les 1.300.000 tonnes de bombes lancées sur l'Allemagne durant la guerre pourraient être remplacées par environ 400 bombes atomiques.

3° Toute une analyse de l'attaque et de la défense dans les conditions actuelles (en 1949) suit, tendant à évaluer l'effort productif total qui serait nécessaire, compte tenu des pertes, pour arriver à un résultat analogue. Comme ce résultat s'était révélé insuffisant, on voit les conclusions de l'auteur : il ne le serait pas moins avec l'arme atomique A.

Cependant ces conclusions laissent de côté des aspects importants du problème. Sans parler du fait que les destructions produites par la bombe atomique sont beaucoup plus radicales et durables (6), Blackett oublie que la bombe A, dans son principe, portait en germe des développements infiniment révolutionnaires, qui ont abouti à la bombe H. Il est vrai — et c'est une des caractéristiques les plus profondes de notre époque — que les progrès techniques vont autrement plus vite que l'imagination humaine. Ainsi l'auteur, tout professeur de physique et prix Nobel qu'il soit, cite comme une vague et improbable éventualité (au moins à court terme) une bombe à hydrogène ou au lithium, dont « les qualités... sont toujours dans le domaine des hautes spéculations ». Cinq années plus tard, les atroces blessures des pêcheurs japonais ne matérialisaient que trop ces soi-disantes spéculations.

LA BOMBE ATOMIQUE A ELLE SEULE NE TIENT PAS LIEU D'UNE STRATEGIE

Nous nous sommes suffisamment étendus sur la première erreur qui se trouve à l'origine matérielle de la conception apocalyptique de la guerre, pour pouvoir aborder brièvement la seconde. Il s'agit, rappelons-le, de la longue durée du monopole américain de la bombe A et de la confusion qui règne en Amérique dans le choix d'une stratégie ferme.

Il est exact que pendant toute sa durée ce monopole impliquait un avantage énorme. Il suffit de penser qu'une entreprise aussi gigantesque pour l'époque et aussi décisive, que

(6) Ce qui frappe dans les bombardements normaux c'est que si les bâtiments sont soufflés, les machines demeurent pour la plupart intactes. La capacité de récupération allemande a dépendu en grande partie de ce fait. Il est donc inexact de dire avec Blackett que dans le périmètre utile de destruction totale de la bombe A, il y ait surpuissance inutilisée. Sans parler de la radioactivité dont la persistance, sur un périmètre d'ailleurs plus large, entrave une remise en marche rapide, la chaleur dégagée est suffisante pour faire littéralement fondre les installations et les machines. D'autre part la nature des destructions dépend de la hauteur à laquelle on fait exploser l'engin. Celles-ci dépendront donc de l'effet principal recherché : destructions étendues mais plus superficielles ou destructions limitées mais radicales.

le fut le débarquement en Normandie, eût été rendue absolument impraticable avec seulement une ou deux bombes A bien placées (ou bien sur une des principales zones anglaises d'embarquement, ou bien sur l'armada alliée, ou bien au moment du débarquement). Mais c'est là un avantage défensif. Aussi est-il vrai que durant la période du monopole américain la situation d'une Russie attaquante n'aurait pas été enviable. Toute entreprise majeure de sa part, au début des hostilités, aurait pu être freinée et les éléments essentiels de l'attaque que sont la surprise et le succès immédiats être réduits à zéro. Par contre une dizaine de bombes A, ou même plus, dans les mains des Etats-Unis ne pouvait en aucun cas être un gage de victoire. Il aurait fallu que ce monopole soit conservé durant un certain temps, assez long pour permettre un réapprovisionnement suffisant, sans pour cela garantir, loin de là, que l'Europe puisse être victorieusement défendue.

De plus, il ne faut pas oublier, dans ce contexte, que si la parade la plus radicale à l'arme atomique est l'occupation du pays ennemi, celle de pays alliés ou neutres constitue une parade déjà partiellement très efficace. L'utilisation de la bombe A contre les centres industriels et humains d'une France envahie par exemple, ne peut en aucun cas être mise en parallèle avec les bombardements "stratégiques" de la dernière guerre par l'aviation américaine. On ne "libère" pas un pays en l'arrosant de bombes atomiques, on se l'aliène. C'est certes faisable, mais cela pose alors tout le problème des alliances et de leur utilité, pour ne parler que de cela. (7)

En fait cette période du monopole américain de la bombe A a été caractérisée par un avantage américain des plus négatifs. Sur le plan positif rien n'était résolu. Cela est si vrai que les polémiques de l'époque portaient sur l'efficacité éventuelle des moyens aériens de transport des bombes dans les conditions réelles du combat. On se souvient de la polémique entre l'aviation et la marine à propos du B. 36. Le chasseur embarqué était-il capable d'intercepter le bombardier à long rayon d'action ? C'était poser le problème des contre-perfectionnements de l'attaque et de la défense dans le domaine de l'arme aérienne, problème quasi insoluble a priori, ainsi que l'a prouvé abondamment l'expérience de la dernière guerre. Pour

(7) Voir nos conclusions à la fin de cet article.

tant là encore le choix réel se situait au niveau de la production. (8) On ne peut tout produire à la fois : des super-porte-avions, des bases aériennes fixes, des chasseurs d'interception, des bombardiers lourds... et des réseaux radar d'une densité suffisante pour assurer une détection efficace. Porté à ce niveau le vrai problème devient infiniment plus vaste et l'on ne peut confier sa solution à la "sagacité" d'un calculateur électronique comme cela fut le cas dans la controverse chasseur embarqué-bombardier lourd. En définitive la bombe A et son monopole n'ont pu servir qu'à fonder la théorie américaine de la guerre froide. Ce monopole eût été, à lui seul, bien incapable de donner des bases solides à une guerre préventive contre les Russes qui soit efficace.

APRES LE MONOPOLE

Lorsque les Russes brisèrent le monopole américain de la bombe A, ce fut l'effondrement. La guerre de Corée fut la conséquence — d'ailleurs décidée à tort — de cette évolution. Le plus clair de la réponse américaine sur le plan stratégique le plus élevé, fut de faire passer les crédits militaires (qui étaient d'environ 15 milliards de dollars) à un chiffre astronomique dépassant les cinquante milliards de dollars. Quant à la guerre de Corée elle-même, il n'y a que peu de choses à dire à son propos concernant la grande stratégie. Guerre locale, elle ne put même pas servir de banc d'essai aux armes nouvelles, comme ce fut le cas de la guerre d'Espagne pour les puissances de l'Axe. Le risque — conformément à la loi que nous avons énoncée plus haut, — était et sera toujours trop considérable, pour les deux camps, d'essayer sur une trop petite échelle des armes nouvelles (bombes atomiques, fusées, engins téléguidés, etc...), suscitant ainsi sans profit décisif des progrès parallèles de la défense. Dans ce sens, les guerres locales seront doublement catastrophiques pour les Américains, tant qu'ils seront incapables de les mener, comme le font les Russes, par personnes interposées et tant que, faute d'un appui populaire quelconque, ils seront obligés d'y entrer avec un rapport de forces qui leur est au départ défavorable.

(8) Les progrès techniques ne font qu'aggraver la chose, ainsi que nous l'avons déjà noté. Les gros bombardiers modernes — russes comme américains — sont dotés d'un viseur électronique, qui, à lui seul, coûte ce que coûtait un chasseur bombardier. Ils n'en demeurent pas moins vulnérables dans la défense, bien que plus efficaces dans l'attaque. Par contre leur perte, et partant leur remplacement, représente sur le plan productif une charge d'autant plus lourde.

L'impatience à laquelle avait abouti la stratégie américaine était véritablement tragique. C'est dans ces conditions que fut décidée la fabrication de la bombe H, alors qu'une partie des savants nucléaires américains s'y opposaient avec toute la fermeté gratuite dont ils disposaient. Ils ne purent l'empêcher, mais ainsi se trouvait ouverte la grande crise des savants américains, qui n'est pas près de se clore.

En fait, en agissant ainsi, on ne faisait que reposer le problème sous un angle nouveau. Et cet angle nouveau semble se situer à un niveau tel que, plus que jamais, il dépasse les sommités pensantes des classes dominantes. Des faits récents le prouvent déjà partiellement. Le nouveau monopole américain H dura ce que durent les roses. Bien mieux, les Russes mirent au point une bombe H *transportable par avion* avant les Américains (la première bombe H américaine était grande comme un immeuble). En réponse, les efforts de ces derniers devinrent frénétiques. Les récentes expériences du Pacifique — d'ailleurs pleinement couronnées de succès — en font foi. Par un nouveau tragique du destin, les pêcheurs japonais ont de nouveau joué le rôle de cobayes.

Cette évolution éclaire la politique américaine d'un jour nouveau. Celle-ci reflète les contradictions immenses que rencontre de nos jours la détermination d'une stratégie cohérente. On a parlé récemment, et à nouveau lors des événements d'Indochine, du problème de la généralisation de la guerre en Asie. Ce dilemme ne pose pas, uniquement le risque d'une guerre universelle. Il pose celui, plus grave encore au point de vue des classes dominantes, de la détermination d'une stratégie cohérente dans laquelle les cercles dirigeants puissent avoir une confiance suffisante. Ce n'est pas d'aujourd'hui que dans leur propagande ces messieurs disent que dans une guerre moderne il ne peut y avoir de vainqueur, Hitler le disait en 1939 (9). En parlant ainsi, ils jouent sur les mots. Au vrai, il leur suffit pour déclencher le massacre qu'ils aient confiance dans leur capacité de *battre l'adversaire éventuel*. Pour cela il leur faut une stratégie dans laquelle ils aient confiance et qui leur paraît supérieure à celle supposée de l'adversaire. On peut être sûr que le camp interventionniste américain, dit clan Rad-

(9) Il s'agit ici de vainqueur en définitive, c'est-à-dire sur le plan économique-social, et en cela ils ont partiellement raison, bien qu'au point de vue étroit d'une classe dirigeante cela n'ait pas grand sens. Avec la bombe H la seule chose que craignent véritablement les seigneurs modernes c'est d'empoisonner la terre. L'autre aspect de la question c'est la peur de la révolution des masses elles-mêmes. C'est ce que Hitler exprimait en disant que le grand vainqueur risquait d'être « Trotsky ». Mais de nos jours ces Messieurs n'y croient plus beaucoup.

ford, est en même temps celui qui croit posséder une doctrine de guerre qui soit positive.

Nous sommes arrivés au terme de la deuxième erreur qui se trouve à l'origine matérielle de la conception obscurantiste de la guerre apocalyptique. L'exposé a pu sembler long, mais rien n'est plus difficile que de combattre des erreurs collectives, collectivement véhiculées par tous les moyens modernes de transmission et de diffusion. Que peut-on conclure provisoirement grâce au recul que confère l'analyse ?

Premièrement, que la guerre purement terroriste ne s'est encore pas imposée dans l'histoire comme la doctrine idéale, mais qu'au contraire la terreur ne s'y manifeste que comme un phénomène aberrant ; que ce phénomène aberrant lui-même découle de la conjonction des conditions modernes industrielles et du « facteur tactique constant », conjonction qui conduit à un allongement du conflit et à la limite à une véritable impasse stratégique ; que donc la terreur constitue bien un des pôles idéaux de la guerre, mais que ce pôle est celui que l'on peut qualifier au point de vue de l'efficacité de pôle *néгатif* et non justement, comme on tend à le faire croire, de pôle positif, lequel ne peut être, suivant la formule de Clausewitz, que la mise hors de combat de l'adversaire, et non l'annihilation de ses populations non combattantes.

Deuxièmement, que l'impasse stratégique croissante pousse irrésistiblement à la recherche de la surpuissance comme solution, que tant que celle-ci n'est pas atteinte tout reste équivoque dans la guerre, que jusqu'à ce moment, toute théorie de la guerre reste grevée d'une lourde hypothèque qui fausse le raisonnement. Or, justement avec la bombe H, la surpuissance véritable (10), celle qui ne peut être dépassée dans son raisonnement. Or, justement avec la bombe H, la surpuissance qualitative, pour la première fois est atteinte dans l'histoire de l'humanité.

QUELLES SOLUTIONS PRATIQUES LA BOMBE H APPORTE-T-ELLE AUX PROBLEMES STRATEGIQUES DE NOTRE EPOQUE ?

Arrivés à ce stade du raisonnement nous allons commencer par examiner ce que la bombe H, grâce à un emploi limité et

(10) On peut trouver de meilleures armes, plus précises, plus efficaces au point de vue stratégique, on ne peut plus accéder à une puissance de feu qualitativement aussi différente de la bombe H que cette dernière l'est par rapport aux explosifs classiques à base de T.N.T.

circonstancié, est capable de résoudre et qui n'avait pas été résolu jusqu'ici.

Il faut le reconnaître sans détours — sans les détours qu'empruntait Blackett au prix d'une certaine gymnastique lorsqu'il ne s'agissait encore que de la bombe A : une très grande partie des problèmes jusqu'ici insolubles que posait le « bombardement stratégique » sont maintenant résolus. Cela tient tout d'abord à la différence qualitative qui existe entre les deux types de bombes. L'une — la bombe A — est limitée dans ses effets destructeurs par l'impératif de la masse critique dans son minimum ou de plutonium qu'il convient d'utiliser pour que la fission puisse avoir lieu. L'autre — la bombe H — à laquelle une bombe A sert d'amorce, est susceptible d'être grossie quasi indéfiniment. Certes, dans un cas comme dans l'autre, ce n'est qu'une infime partie de l'énergie libérée qui devient « utile » mais dans le second cas cette infime partie elle-même devient démesurée à l'échelle humaine. Cela ne signifie évidemment pas que dans la pratique de la guerre une multitude de limites n'existent dans l'extension de la puissance de la bombe H ; cela veut seulement dire que de telles limitations ne sont plus inhérentes au principe même de la bombe, mais bien extérieures à lui.

Toujours est-il que dans l'état actuel des choses, la puissance théorique de la bombe H est de près de 1.000 fois celle de la bombe A, et surtout, que son aire de destruction est de 100 fois supérieure : 20 kilomètres de diamètre de destructions totales au lieu de 2 kilomètres, et 200 kilomètres de destructions partielles au lieu de 20. La première conséquence — et peut-être la plus importante à court terme — de cet état de choses c'est qu'il bouleverse un certain nombre de termes du « facteur tactique constant », tels qu'ils se posaient jusqu'ici. On sait, par exemple, que la précision des fusées est inversement proportionnelle à leur portée, et que jusqu'ici cette précision, même à petites distances, n'est pas très grande. Sur une distance proche de 1.000 kilomètres — ce qui est un minimum dans une guerre à l'échelle continentale — une bombe A risquait de tomber à plus de 20 kilomètres de son objectif. Avec une bombe H, dans un rayon de moins de 200 kilomètres, des destructions profondes et déjà durables peuvent être effectuées.

Un objectif comme le canal de Suez n'est plus à l'abri d'une attaque par fusée téléguidée, au départ d'une base située à 1.000 kilomètres environ (11). L'argument d'une exigence moins considérable en matière de précision est aussi valable

(11) A condition évidemment que cette fusée ne soit pas interceptée.

pour l'aviation classique, compte tenu évidemment de la vulnérabilité à la défense antiaérienne plus grande de l'avion.

Ainsi, de nos jours, une guerre atomique de type H pourrait fort bien permettre les opérations stratégiques suivantes avec plus ou moins de succès :

- 1° Attaque atomique H des centres de production atomique de l'adversaire ;
- 2° Attaque atomique H ou A, des bases aériennes de départ des bombardiers atomiques (et partant de la partie des stocks de bombes qui sont entreposées à proximité de ces bases de départ) ;
- 3° Attaque atomique des P.C. administratifs où sont concentrés les renseignements et les télécommunications, dans la mesure où ils sont concentrés — et ils le sont obligatoirement plus ou moins ;
- 4° Attaque atomique des nœuds de communication et des centres énergétiques les plus essentiels : grands canaux, grands lacs formant voies de communications, centres ferroviaires de triage, régions pétrolières et charbonnières de grande densité.

On remarquera que dans ce schéma en quatre points principaux, il n'est question que d'une destruction des bases et des connexions matérielles de la société, et non, comme chez Douhet, de ses bases humaines et de ses supports moraux. Si on réfléchit un peu en effet on se rend compte qu'il n'est nullement indispensable pour gagner la guerre de pulvériser des centres urbains de deux à dix millions d'habitants (au risque d'ailleurs de subir un sort analogue à titre de représailles). A vrai dire, c'est le contraire qui est vrai. Paralyser gravement les transports et les sources énergétiques d'une société moderne, c'est placer cette société dans un état de crise qui ne fera que décupler les contradictions existant à l'état normal. La bombe H, en tant que produit d'une civilisation hautement industrialisée, découle directement de la concentration, aussi n'est-il pas étonnant que celle-ci soit sa première cible. Mais cela peut être vrai, soit à un niveau primaire — destruction pure et simple des centres urbains de la concentration — soit à un niveau plus élevé : rupture des connexions qui existent entre ces centres urbains de concentration et la société prise dans sa totalité, et, par là même, libération des forces sociales explosives de la société adverse, forces dont la puissance ne le cède en rien à la désintégration atomique.

La destruction aveugle de concentrations humaines, inversement, ne peut libérer que des forces hostiles à la société attaquante qui est à l'origine de cette destruction : la haine inex-

piable de l'"ennemi" ne peut qu'en découler avec tout ce que cela implique.

Certes, une telle stratégie serait celle qu'adopterait une classe dominante agissant d'une manière "intelligente". Mais, en fin de compte, même la classe dominante la plus obtuse et la plus impuissante ne fera pas quelque chose de fondamentalement différent. Le seul argument réel existant en faveur de la guerre apocalyptique réside en ceci : si nous ne la faisons pas les premiers, c'est l'adversaire qui risque de la faire. En fait, il s'agit là d'un sophisme, car chacun des deux adversaires fait le même raisonnement et sait que l'autre le fait. Il n'y a que dans le cas d'une supériorité technique très marquée de l'un sur l'autre, et donc à titre préventif (car une telle supériorité ne peut qu'être éphémère), que la politique dite des « représailles massives » (12), puisse se justifier. Or, non seulement une telle disproportion des forces en présence est une illusion, mais encore cette manière de voir les choses ne tient pas compte des conditions réelles du combat.

En effet, qu'il s'agisse de destructions massives des populations ou seulement de destructions matérielles, l'existence de la bombe H ne signifie nullement la solution enfin trouvée de la guerre-éclair. S'il est vrai que l'étendue des destructions H a relégué sur un plan plus modeste le facteur précision, le problème de la livraison à très grandes distances des bombes non seulement n'est pas facilité, mais au contraire devient considérablement plus difficile. Et cela du fait de l'existence même de l'arme atomique. En d'autres termes, la bombe atomique elle-même intervient dans le processus d'évolution du facteur tactique constant en tant qu'arme défensive.

Attaques massives, cela est bien beau, mais qu'est-ce que cela veut dire ? Jusqu'ici, cela voulait dire, entre autres, dès qu'il s'agissait de pénétrer profondément en territoire ennemi, attaques aériennes en formations massives. C'était la seule manière de mettre en échec les assauts de l'aviation de chasse ennemie. C'est aussi ce qui justifiait le développement, pour la défense, de l'artillerie antiaérienne. Or justement, face à des formations massives d'avions, l'arme antiaérienne idéale, c'est la bombe atomique elle-même. En faisant exploser une bombe atomique à proximité d'une armada aérienne, on est sûr de

(12) Cette expression utilisée par les Américains constitue un curieux abus de langage. Représailles à quoi ? S'il s'agit de représailles à des attaques atomiques elles-mêmes massives des Russes cela va de soi et ne signifie rien. S'il s'agit d'une réponse à des conflits déclenchés localement, cela signifie que l'on est prêt à déclencher la grande guerre à leur propos. Enfin cela peut vouloir dire : même si vous n'utilisez pas cette méthode, nous l'utiliserons, ce qui est gratuit comme avertissement.

CONSTRUIRE L'AVIATION ET L'ARME ATOMIQUE. Parade d'abord parce que le continent européen confère à celui qui le tient une profondeur stratégique supplémentaire ; parade ensuite et surtout parce que sa conquête sociale et idéologique reste à faire et que la surpuissance à cette échelle de l'arme atomique met, provisoirement au moins, l'Europe à l'abri de ses dévastations. Croit-on, par exemple, que si les Russes étaient capables d'envahir et d'occuper l'Angleterre, les Américains y riposteraient en la détruisant à coup de bombes H ? Poser la question, c'est y répondre.

Pourtant ce genre de réponse peut ne pas sembler entièrement satisfaisant, et ceci à juste titre. En effet les considérations précédentes pour être justifiées n'en sont pas pour cela impératives : cela dépend des circonstances. Aussi convient-il d'élargir encore la conception que l'on peut se faire d'une guerre à venir. C'est non seulement une optique continentale qu'il faut adopter mais encore une optique qui soit conforme aux conditions d'évolution de la technologie moderne.

On peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que les progrès techniques sont si rapides à notre époque que les conditions techniques générales du combat se trouvent entièrement bouleversées dans un laps de temps qui ne fait que diminuer au fur et à mesure que la société moderne industrialisée et prolétarisée approfondit son emprise sur la nature.

Un seul exemple nous suffira pour en apporter la preuve. Plus que jamais ce que l'on appelait autrefois la « maîtrise de l'air » est devenu l'élément décisif de la guerre de demain : il semblerait que l'air est devenu l'espace privilégié par rapport à la terre ou la mer. Pourtant, ce problème de la « maîtrise de l'air » qui est devenu le problème numéro 1 de la guerre se trouve posé de nos jours dans des termes d'une complexité telle que l'expression même de « maîtrise de l'air » se trouve vidée de toute signification concrète. Pour « maîtriser » l'espace aérien, il faudra, à l'avenir, de plus en plus être capable de s'assurer de la supériorité relative dans la quasi totalité des domaines, aussi bien « terrestres » qu'« aériens », aussi bien « tactiques » que « stratégiques ». Dans le duel terre-air, le rôle de l'« artillerie » antiaérienne ayant pour moyen essentiel la fusée qui est un engin volant (à côté de nombreux autres engins volants eux aussi, atteignant une vitesse supersonique) transforme les rapports terre-air d'une manière si radicale que la maîtrise de l'air et celle du sol se posent dans des termes non plus particuliers et opposés, mais généraux et communs à l'une et à l'autre : ceux de la « maîtrise » de l'espace. Or, les progrès en ce domaine de « ram-

la destruction totale. Dans le domaine aérien, comme dans le domaine naval et le domaine terrestre, l'arme atomique défensive fait de la dispersion un impératif absolu, alors que la dispersion augmente la vulnérabilité aux armes classiques et pour le moins favorise relativement la forme défensive. Cette considération à elle seule suffit à ruiner la politique des « représailles massives » : un coup terrible (comme ce fut par exemple le cas de Pearl Harbour) qui n'est pas décisif, se retourne inéluctablement contre celui qui l'a donné, car loin d'abattre l'adversaire, comme il se proposait de le faire, il ne fait que fouetter son énergie et sa résolution dans le combat.

QUELQUES CONCLUSIONS

Si l'on veut étudier la guerre moderne à la lumière de la révolution atomique, il convient avant tout de changer d'optique. Tout y est à une autre échelle que celle des guerres antérieures, y compris la dernière dont les deux seules explosions nucléaires, pour atroces qu'elles fussent, n'eurent qu'un caractère « expérimental ». Avec la bombe H, il suffirait de trois exemplaires bien placés pour qu'un « petit pays » comme la France ne voit que de bien petites parcelles de son territoire épargnées. À ce titre, si la guerre apocalyptique était inéluctable, les Anglais de la métropole n'auraient plus qu'une chose à faire : rédiger tous leur testament au profit de quelques parents émigrés à l'autre bout du monde.

En fait, la bombe H est à l'échelle d'une guerre entre continents et implique cette guerre. Dans cette mesure, une prochaine guerre serait déjà, de par son existence même, quelque chose de très différent, dans ses objectifs aussi bien que dans ses moyens, des guerres « nationales » et même des guerres « impérialistes » (telles que les définissait Lénine) précédentes.

Son objectif ultime ne peut être que la domination mondiale et son enjeu immédiat en même temps que son moyen ne peut être que la domination matérielle et idéologique de ce formidable continent intermédiaire qu'est l'Europe. Enjeu immédiat parce que le potentiel de l'Europe, en grande partie mal utilisé par les nations antagoniques qui la composent, est seul capable de faire pencher la balance des forces dans un sens ou dans l'autre. Moyen parce que, tant que l'Europe demeure un enjeu, et non une partie intégrante de l'un des deux blocs, son occupation et l'utilisation — même pas définitive mais seulement temporaire — de son potentiel matériel et humain,

pants", pour être moins spectaculaires que ceux de la bombe atomique, n'en sont ni moins décisifs ni moins rapides. Il y a deux raisons à cela : tout d'abord les progrès technologiques se répartissent à peu près également dans tous les domaines : en deuxième lieu, l'existence même des bombes A et H a joué un rôle accélérateur important dans le développement incessant de la technologie guerrière et de son organisation matérielle et humaine. De plus, les effets de cette influence ne feront que s'accumuler avec le temps, alors même que les progrès en matière nucléaire (au moins sur le plan de la destruction) ne peuvent que marquer le pas pour un certain temps.

On se trouve donc en présence d'une évolution générale des moyens de destruction et non pas seulement d'une évolution particulière — et particulièrement importante il est vrai — d'un type donné d'arme. L'arme atomique représente indéniablement l'arme dominante de demain, mais, d'une part toutes les autres armes et tous les autres moyens matériels s'organisent en fonction d'elle et donc la circonscrivent dans un ensemble et, d'autre part, son existence même accélère le développement et le perfectionnement de ces autres armes et de ces autres moyens sur une échelle comparable à celle de sa puissance démesurée.

Nous avons là incontestablement une évolution générale de la guerre et le problème que pose cette évolution générale est celui de savoir si on peut lui trouver des lois et lesquelles. Tout ce que nous avons voulu montrer dans cet article, c'est que ces lois ne peuvent se résumer à une seule qui serait la suivante : la guerre tend inéluctablement vers une destruction totale réciproque. A défaut d'avoir prouvé décisivement ici que cette proposition est fautive et montré ce que serait la vraie, nous pensons que nous avons montré que jusqu'ici aucun argument sérieux n'a jamais été avancé pour la fonder. En d'autres termes si le concept de la guerre apocalyptique est sans conteste très répandu de nos jours, cela ne signifie nullement qu'il repose sur des bases objectives et encore moins que l'on puisse penser que son acceptation aille de soi.

Le degré de confusion auquel on est arrivé sur cette question justifie à nos yeux la rédaction d'un article d'un caractère aussi particulier que celui-ci. Il convenait de déblayer le terrain avant d'aborder la question sous un angle plus élevé et de tenter de donner une réponse positive au problème toujours renouvelé de l'évolution moderne de ce phénomène que l'on appelle la guerre, c'est-à-dire une réponse

qui soit directement reliée aux perspectives de la révolution prolétarienne. Nous avons déjà abordé ce problème dans cette Revue (13) et nous aurons l'occasion d'y revenir.

PHILIPPE GUILLAUME.

(13) « La guerre et notre époque », nos 3 (p. 1 à 21) et 5 (p. 77 à 123).